

XYZ. La revue de la nouvelle

Passion

Sylvie Gendron



Number 55, Fall 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4474ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gendron, S. (1998). Passion. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (55), 39–41.

Passion

Sylvie Gendron

À Pierre Bertrand

Laver. Tout laver. Jusqu'à l'usure. D'où lui vient cette manie, cette obsession, cette passion, je l'ignore. Trois fois consécutives, elle lave toutes les taies d'oreiller de la maisonnée. Trois fois consécutives, elle verse du javellisant dans l'eau mousseuse. Immaculées, les taies claquent ensuite au vent tout l'après-midi. Le soir, les taies sont repassées au fer très chaud, puis rangées avec soin dans l'immense armoire à linge qui embaume, depuis mon enfance, tantôt la lavande tantôt le camphre.

Lorsque je surprends maman en train de déplier une taie d'oreiller, je suis encore étonné de l'émotion qui se lit sur son visage. Cela me fascine depuis l'enfance. On dirait qu'elle parvient à retrouver, dans les plis rigides qu'a laissés le fer sur le coton, les douces et chaudes secondes de sa propre vie. Dans ces moments-là, je suis convaincu que la joie du peintre devant son tableau, celle du poète devant son poème, celle encore de l'homme devant la maison qu'il a construite de ses propres mains, oui, je suis convaincu que cette joie n'égale pas celle qu'éprouve ma mère devant le méticuleux et maniaque travail qu'elle a amoureuxment accompli.

Je l'observe aussi qui replace l'une après l'autre les boîtes de thé décoratives sur l'armoire. Parfois, il me semble deviner dans leur alignement un ordre secret, presque magique. Avant, c'étaient mes jouets qu'elle rangeait ainsi.

J'aime à la regarder créer et recréer chaque jour un ordre qui m'échappe. Dans ces moments-là, je ne peux lui parler, la

questionner, lui raconter quoi que ce soit. Elle ne m'écouterait pas. Elle ne me répondrait pas. Dans ces moments-là, elle est tout absorbée en elle-même ou, plus précisément, dans la relation qu'elle entretient avec les choses de la maison.

Ma mère se bat depuis plus de soixante ans contre la saleté, la poussière, les microbes. Pourtant, tous les planchers reluisent ; tous ont subi quotidiennement les doux orages des eaux de savon.

Quand j'étais petit, elle époussetait avec tant de zèle les modèles réduits d'automobiles et de fusées que j'assemblais dans mes loisirs qu'elle ne me les rendait, les trois quarts du temps, que le lendemain, car elle mettait un temps fou à en recoller les morceaux.

Je me souviens aussi des bains interminables qu'elle m'obligeait à prendre, matin et soir. Je devais donc me résoudre à m'abandonner à ses soins plusieurs heures chaque jour ; c'est à cette époque qu'un frère ou une sœur m'a le plus manqué. Je savais bien qu'elle n'aurait plus tout ce temps à me consacrer si un autre enfant devait, lui aussi, faire faire sa toilette. Mais les années ont passé, je n'ai jamais eu de petit frère ou de petite sœur ; j'ai toujours été de plus en plus seul avec ma mère.

Mon père a quitté ma mère quand j'avais douze ans. Il avait parlé de « maladie », ma mère, elle, de « passion »... En quittant ma mère, mon père a renoncé à moi. Je ne l'ai jamais revu. J'ignore où il habite, s'il pense encore à moi et ce qu'il est devenu.

Après le départ de mon père, ma mère m'a imposé des exposés interminables au cours desquels elle m'expliquait, par le menu, les tâches domestiques qui m'incombaient désormais. J'ai toujours pensé qu'au fond elle n'avait pas été malheureuse du départ de mon père. Il était parti en criant : « Ta propreté m'écœure ! »

Le pire, c'étaient les coups. J'enfonçais la tête dans mon oreiller pendant qu'ils pleuvaient sur le corps immaculé de maman. Le coton embaumait tantôt la lavande, tantôt le

camphre ; j'avais l'impression de serrer ma mère dans mes bras, de la protéger. Une fois l'orage passé, ma mère trouvait souvent refuge dans mon lit. Ses belles lèvres saignaient. Elle perdait beaucoup de sang sur l'oreiller. Voyant que je pleurais à ses côtés, et cherchant à me consoler, elle me disait tout bas, avec difficulté : « ... ce n'est rien... je laverai... nous laverons tout cela demain. Dors, mon amour. »